



HAL
open science

Déjacque à toute vapeur: Technique, politique, poétique

François Jarrige

► **To cite this version:**

François Jarrige. Déjacque à toute vapeur: Technique, politique, poétique. T. Bouchet et P. Samzun [dir.], *Libertaire! Essais sur l'écriture, la pensée et la vie de Joseph Déjacque*, Presses universitaires de Franche Comté, 2019. hal-02382474

HAL Id: hal-02382474

<https://u-bourgogne.hal.science/hal-02382474v1>

Submitted on 3 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Déjacque à toute vapeur : technique, politique, poétique

François JARRIGE

Dans son poème *Le Radeau* publié peu après son arrivée à Jersey à l'automne 1852, Déjacque décrit l'expérience de l'exil sous les traits d'un radeau en perdition, où les passagers manquent d'eau et de vivres, sont épuisés et meurtris par l'océan, réduits à l'état « d'êtres plus inhumains que les bêtes féroces ». Les plus forts rugissent et dépècent les plus faibles dans une vision d'horreur, lorsque soudain :

L'ivresse de la joie au désespoir fait place.
 Qu'est-ce donc ?... – Un steamer ! Un navire à vapeur,
 Et trois coups de canon signalent son approche.
 – Heureux le naufragé qui, – sain et sauf, alors, –
 Pourra, – devant Thémis, vengeresse des morts, –
 Porter un front sans peur et sans reproche¹.

La catastrophe maritime, devenue un lieu commun depuis le naufrage de la frégate *La Méduse* au début de la Restauration, permet à Déjacque de dire ses déceptions à l'égard du milieu des proscrits côtoyé à Londres et à Jersey. C'est au moment où le désespoir semble à son comble que surgit, comme par miracle, le *steamer* qui sauve les naufragés et transforme la scène d'apocalypse en lueur d'espoir. La référence à la vapeur n'est pas anodine, elle revient de façon récurrente dans les écrits et visions de Déjacque. Le *steamer* en particulier – le mot est emprunté à l'anglais pour décrire la nouvelle navigation à vapeur alors en plein essor –, lui sert de symbole pour décrire le nouveau monde technique et matériel qui semble tant le fasciner. La plupart des auteurs ayant étudié sa trajectoire et ses écrits ont noté son intérêt et sa confiance dans le monde des machines et des nouvelles techniques qui peuplent ses publications et ses visions de l'avenir, à commencer par *L'Humanisphère*. Cette utopie futuriste accueille en effet d'innombrables mécaniques pour chaque tâche de l'existence.

1. *Le Radeau* (Jersey, janvier 1853), publié dans DÉJACQUE Joseph, 1857, *Les Lazaréennes, fables et chansons, poésies sociales*, La Nouvelle-Orléans, Lamarre, p. 10-108 ; réédité dans DÉJACQUE Joseph [présentation et notes par Thomas BOUCHET], 2016, *À bas les chefs ! Écrits libertaires (1847-1863)*, Paris, La Fabrique, p. 53-54.

Les machines actionnées à la vapeur ou à l'électricité, qu'il nomme aussi « négresse[s] de fer », sont partout et réalisent désormais toutes les activités dangereuses, insalubres ou nuisibles :

Ce sont elles qui lavent les couches, nettoient le berceau et préparent les bains. Et ces négresses de fer agissent toujours avec docilité et promptitude. Leur service répond à tous les besoins. C'est par leurs soins que disparaissent toutes les ordures, tous les excréments ; c'est leur rouage infatigable qui s'en empare et les livre en pâte à des conduits de fonte, bras souterrains qui les triturent et les digèrent dans leurs ténébreux circuits, et les déjectent ensuite sur les terres labourables comme un précieux engrais. C'est cette servante à tout faire qui se charge de tout ce qui concerne le ménage ; elle qui arrange les lits, balaye les planchers, époussette les appartements. Aux cuisines, c'est elle qui lave la vaisselle, récuré les casseroles, épluche ou ratisse les légumes, taille la viande, plume et vide la volaille, ouvre les huîtres, gratte et lave le poisson, tourne la broche, scie et casse le bois, apporte le charbon et entretient le feu. Et tout se fait par cet engrenage domestique, par cette esclave aux mille bras, au souffle de feu, aux muscles d'acier, comme par enchantement. Commandez, dit-elle à l'homme, et vous serez obéi. Et tous les ordres qu'elle reçoit sont ponctuellement exécutés².

Dans le récit du quotidien de *L'Humanisphère* les objets techniques sont partout, ils suppléent à toutes les tâches et ils émancipent les femmes, ils transforment chacun en maître et ordonnateur d'un monde d'artefacts automatiques. Alors qu'il s'engage contre l'esclavage, vu de près à La Nouvelle-Orléans, Déjacque imagine un monde d'esclaves mécaniques actionnés par la puissance nouvelle de la vapeur. Le ton optimiste, la confiance dans le mouvement et le progrès – dans le sens de la perfectibilité future et non de la perfection figée – comme l'extraordinaire évocation enthousiaste des techniques libératrices qui permettent de dompter une nature hostile, constituent un trait fondamental de sa pensée. Chez lui la vapeur est à la fois une réalité quotidienne et matérielle et la promesse d'un ensemble de possibles imaginaires permettant d'entrevoir un avenir émancipé et harmonieux³.

I. « Négresse de fer » et abolition de l'esclavage

La vie de Déjacque est contemporaine de l'avènement des machines à vapeur et du nouvel univers technique qui lui est associé. Il vit à l'époque d'une grande transformation intellectuelle et matérielle qui voit le triomphe d'une vision industrialiste et machinique du monde. Né en 1821 lorsque la vapeur n'existe pas encore réellement en France, ni pour le transport ni comme force motrice, il meurt en 1864 alors que l'Europe et les États-Unis se sont convertis aux techniques du charbon, pour se déplacer sur terre et sur eau comme pour actionner les innombrables mécaniques qui envahissent les ateliers et les usines. Chez lui, la vapeur devient l'instrument qui manquait pour renforcer la capacité d'agir des pauvres et des dominés et leur permettre

2. *L'Humanisphère. Utopie anarchique* (1857), publié dans *Le Libéraire*, n°1-16, juin 1858-août 1859 ; réédité intégralement dans l'ouvrage DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], 1971, *À bas les chefs !*, Paris, Champ libre ; également consultable en ligne sur le site <<http://joseph.dejacque.free.fr/>>.

3. Merci à Thomas Bouchet de m'avoir fait découvrir Déjacque et de m'avoir associé à ce projet tout en me nourrissant de ses textes.

de briser les fers de l'esclavage. Au milieu du XIX^e siècle, lorsque Déjacque se tourne vers l'écriture et la réflexion, les analyses et dénonciations du machinisme dangereux et aliénant, qui s'incarnaient dans certaines luttes ouvrières comme dans la figure repoussoir de « l'ouvrier-machine » décrit par Lemontey et Michelet, sont de plus en plus rejetées au profit d'un imaginaire capable de modeler un nouvel ordre social émancipé, en accélérant les transports ou en se substituant au corps fini et fragile du travailleur. Chez les technologues et ingénieurs comme Andrew Ure, les machines deviennent ainsi – comme chez Déjacque – de nouveaux esclaves d'acier qui doivent émanciper le travailleur en le libérant des tâches éprouvantes. Pour désamorcer les inquiétudes à l'égard de ces transformations et pacifier la relation que les hommes entretiennent avec les machines, de nouvelles représentations se mettent en place. L'histoire culturelle et politique de l'énergie montre combien la machine à vapeur fit une énorme impression au milieu du XIX^e siècle, « plus encore que son impact énergétique – initialement très limité – elle était l'incarnation même du potentiel technologique et de l'ingéniosité nouvelle qui s'étaient développés parallèlement à la puissance de la vapeur »⁴. Beaucoup ont le sentiment de vivre le début d'une nouvelle ère et imaginent de plus en plus les machines comme des quasi-personnes dotées de pouvoirs magiques. En Angleterre en premier lieu, puis en Europe continentale et aux États-Unis après le mitan du siècle, un véritable fétichisme de la machine s'installe, à l'origine d'illusions et de myopies sur le monde et les multiples formes de prédatations bien réelles qu'elles provoquent⁵.

Les écrits de Déjacque participent de ce fétichisme de la vapeur qui s'empare des sociétés industrialisées du milieu du XIX^e siècle. Mais contre les économistes libéraux ou certains socialistes, Déjacque trace les contours d'un projet technologique libertaire et antiautoritaire. Sa fascination pour la vapeur se nourrit de sa dénonciation permanente de « l'esclavage », celui des prolétaires parisiens des années 1840, des noirs qu'il observe de près durant son séjour à La Nouvelle-Orléans de 1855 à 1858, comme celui des femmes qu'il ne cesse de dénoncer. À cet égard les écrits de Déjacque s'inscrivent dans un moment singulier qui associe étroitement la question de l'esclavage et celle des machines. À l'heure de l'abolition en Grande-Bretagne (1833), en France (1848) puis aux États-Unis (1865), le thème du remplacement des esclaves par des machines devient omniprésent. L'émergence d'un monde de machines et de sources d'énergie non musculaires rend concrètement envisageables l'abolition du travail contraint et la disparition des anciennes formes de domination des sociétés organiques vivant du travail musculaire des hommes et des bêtes. Beaucoup de militants abolitionnistes ont d'ailleurs fait ce lien avant Déjacque, comme Emerson (1803-1882) affirmant en 1844 que « l'esclavage n'aime pas le sifflet du chemin de fer », ou le célèbre affranchi Frederick Douglass (1817-1895) qui proclamait que « [l'esclavage] a un ennemi dans chaque rail de voie ferrée, dans chaque fil électrique, [...] dans la machine à vapeur »⁶.

Déjacque déploie un imaginaire utopique et enthousiaste de la machine commun aux premiers socialistes des années 1830-1840 comme à de nombreux anarchistes

4. RADKAU Joachim, 1996, « Energy: Genie or Genius? », *History Today*, n° 46, p. 14.

5. *Ibid.* ; voir aussi HORNBERG Alf, 2001, *The Power of the Machine: Global Inequalities of Economy, Technology, and Environment*, Walnut Creek, AltaMir ; MALM Andreas, 2016, *Fossil Capital: The Rise of Steam-Power and the Roots of Global Warming*, Londres, Verso.

6. Cité dans MOUHOT Jean-François, 2011, *Des esclaves énergétiques. Réflexions sur le changement climatique*, Seyssel, Champ Vallon, p. 55.

de la fin du siècle⁷. Là où les industriels voient de plus en plus dans les machines une source de profit infini et le moyen de se passer du corps ouvrier, les socialistes espèrent de leur côté réorienter la marche du progrès dans le sens de l'émancipation, en plaçant ces créations et artifices au service du plus grand nombre et en les érigeant en instruments de lutte contre le vieux monde civilisé, outils pour renverser les hiérarchies et les pouvoirs établis. Les machines ne pourraient-elles pas inaugurer un partage des compétences et une rotation des activités susceptibles d'abolir le travail aliéné ? Pour Déjacque il n'existe pas de limites au champ des possibles ; il adopte sans cesse des accents saint-simoniens et il se réjouit des avancées techniques. Il se passionne pour les usages de la vapeur et de l'électricité, vecteurs selon lui pacifiques de l'émancipation humaine. La vie quotidienne des humanisphériens reposera sur les bienfaits de la technique. La vapeur « qui déblaie les routes de l'avenir » fournira la puissance nécessaire pour « le chasse-pierres du colossal locomoteur » ; l'avenir sera aux « steamboats aériens », aux « yoles aérostatiques »⁸. Pour Déjacque, les bienfaits de la technique, en particulier dans les domaines de la production et des transports, sont ainsi opposés à l'oppression qui s'exerce sur le corps et les muscles du travailleur, véritable bête de somme. L'effort physique fait de l'humain un esclave, le monde mécanique chargé de suppléer à la force des êtres organiques en mobilisant la puissance minérale du sous-sol permet d'imaginer un monde émancipé et libéré du pouvoir et de l'oppression.

II. Expériences ouvrières et question des machines

Les positions de Déjacque à l'égard de la vapeur ont évidemment à voir avec l'époque d'intenses bouleversements techniques dont il est le contemporain. Elles sont liées aussi à sa confiance marquée dans le progrès sous toutes ses formes tout autant qu'à son matérialisme sans cesse affirmé. Elles sont enfin le fruit de ses expériences, celles d'un travailleur manuel qui a connu la misère, l'exil, mais aussi le voyage et la découverte des contrées lointaines. Déjacque appartient en effet à la génération des ouvriers et penseurs radicaux et socialistes des années 1840. Orphelin de père il est élevé par sa mère, lingère, et entre comme apprenti en 1834 avant de devenir commis de vente dans le commerce de papiers peints ; il fréquente alors les manufactures de papiers peints, très nombreuses à Paris à l'époque. Même s'il ne semble pas avoir laissé de témoignage direct de ses années de labeur, nul doute que cette expérience a construit sa vision du travail et de l'industrie. Durant son séjour aux États-Unis il tente encore de gagner sa vie en réalisant des travaux de « peinture et de collage de papier ». La fabrication du papier peint est une activité relativement récente à Paris : elle s'est développée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle pour répondre aux nouvelles pratiques de consommation et elle s'épanouit à la fin de la Restauration. Les ateliers se concentrent surtout dans le faubourg Saint-Antoine où de nombreux espaces vierges sont disponibles et où sont présentes des activités associées – celles

7. MANFREDONIA Gaetano, 2006, « L'imaginaire utopique anarchiste au tournant du siècle », *Cahiers Jaurès*, vol. 2, n° 180, p. 27-44 ; JARRIGE François (dir.), 2016, *Dompter Prométhée. Technologies et socialismes à l'âge romantique*, Besançon, PUF.

8. BOUCHET Thomas, 2016, « Le premier des libertaires », in DÉJACQUE Joseph [présentation et notes par Thomas BOUCHET], *À bas les chefs ! Écrits libertaires (1847-1863)*, Paris, La Fabrique, p. 308.

des ébénistes, des tapissiers, des faïenciers⁹. Paris est sous la monarchie de Juillet l'une des capitales mondiales du papier peint, les variations de la mode obligeant les producteurs à s'installer au plus près des consommateurs ; mais la concurrence commence aussi à s'accroître¹⁰. Cette industrie emploie une main-d'œuvre relativement qualifiée et bien payée pour réaliser un produit de demi-luxe. L'imprimeur travaille à la main et recourt à des auxiliaires comme le « tireur », un apprenti chargé de comprimer la planche, ou le colleur chargé de la pose finale du produit sur les murs. Or, les années 1830 sont caractérisées par une série de débats autour des transformations mécaniques du métier ; Déjacque en est sans nul doute un témoin privilégié.

Des brevets pour l'impression mécanique des papiers peints sont déposés dans les années 1820 ; après 1830 les plus puissants manufacturiers parisiens tentent de faire face à la concurrence en mécanisant leurs ateliers afin d'abaisser les coûts et d'élargir le marché. Au cours de ces années, qui sont également celles où Déjacque entre dans le métier, les machines à imprimer actionnées à la vapeur demeurent néanmoins très coûteuses et peu efficaces. Elles réalisent un produit médiocre et suscitent fréquemment l'hostilité de la main-d'œuvre. Le 5 septembre 1832, par exemple, un groupe d'ouvriers se rendent chez un fabricant nommé Othein « dans l'intention de briser ses mécaniques »¹¹ avant d'être dispersés par la Garde nationale. D'autres mises en interdit se répètent régulièrement à l'encontre des fabricants comme Thomas, à Charenton, qui avait osé embaucher un ouvrier frappé d'un arrêt de « damnation » pour avoir accepté de travailler aux mécaniques¹². Les grèves d'ouvriers en papier peint ressurgissent en 1840 et donnent lieu à une vive polémique dans la presse. À cette occasion plusieurs travailleurs exposent leur « vérité toute entière sur cette affaire » dans un texte envoyé au journal *La Ruche populaire*. Face à l'« invasion de machines qui, quoiqu'on en dise, porte un très grand préjudice » les signataires exigent le droit de refuser le travail aux mécaniques : « Faites marcher votre mécanique, libre à vous ; mais vous ne pouvez nous contraindre à venir chez vous fabriquer ce qu'elle ne peut faire »¹³. On ne sait pas si Déjacque a directement participé à ces débats. C'est peu probable car il était lui-même – en tant que commis puis colleur – en périphérie de ces enjeux qui opposaient surtout les imprimeurs aux principaux marchands-fabricants. Mais il a grandi dans ce Paris artisanal des années 1830 profondément marqué par la querelle des machines. Après 1840, la mécanisation de la fabrication de papier peint s'accélère, des appareils bon marché et efficaces voient le jour et transforment radicalement le métier.

C'est à cette époque, en 1841, que Déjacque quitte Paris et s'engage dans la marine, occasion pour lui de découvrir l'Orient mais aussi l'autoritarisme militaire. À son retour en 1843 il reprend son labeur tout en rejetant de plus en plus la tutelle patronale. Il devient en 1847 ouvrier-colleur, alternant semble-t-il périodes de chômage et

9. VELUT Christine, 2002, « L'industrie dans la ville : les fabriques de papiers peints du faubourg Saint-Antoine (1750-1820) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 49, n° 1, p. 115-137.

10. *Rapport du jury central. Exposition des produits de l'industrie française en 1844*, t. 3, Paris, Imprimerie de Fain et Thunot, 1844, p. 338.

11. *La Gazette des tribunaux*, 7 septembre 1832.

12. *Ibid.*, 22 juillet 1836.

13. « Les imprimeurs en papiers peints au journal *Le Droit* », *La Ruche populaire*, août 1840, p. 27-29. Sur tout cela : JARRIGE François, 2009, *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle*, Rennes, PUR, chap. 3.

petits travaux qui témoignent d'un certain déclasserement social. Dans les années 1840, il se politise aussi à la faveur des riches débats de l'époque et de la sclérose du régime du Juillet alors que l'industrialisation s'accroît, que le chemin de fer et les machines à vapeur commencent à bouleverser les rapports sociaux et les mobilités. S'il est largement un autodidacte et s'il n'appartient à aucune école, Déjacque commence alors à lire les écrivains socialistes de son temps ; il dira plus tard sa dette à l'égard du « circulus » de Pierre Leroux, des écrits d'un Proudhon qui le nourrit même s'il ne cesse de le critiquer, ou de ceux de Fourier et des fouriéristes auxquels il emprunte beaucoup. Même si les descriptions de *L'Humanisphère* évoquent de nombreux aspects du quotidien machinique de l'Icarie d'Étienne Cabet (1840), le communisme icarien ne semble en revanche jamais mentionné, sinon pour polémiquer contre l'autoritarisme de la constitution icarienne et de son fondateur présenté par Déjacque comme un « Jésus Christ II »¹⁴.

Après 1847 Déjacque rédige aussi ses premiers textes où il en appelle à la destruction de toute autorité par la violence. Sa critique politique et morale du salariat comme esclavage rappelle les pamphlets socialistes de la monarchie de Juillet et les écrits des artisans du journal *L'Atelier* dont il est proche et auquel il collabore. Il est d'ailleurs l'un des cosignataires du texte rédigé par les ouvriers de *L'Atelier* appelant à ne pas briser les machines aux lendemains de la révolution de février 1848, texte publié puis largement affiché en réponse à plusieurs tentatives d'ouvriers imprimeurs de la capitale en conflit contre l'utilisation croissante des presses mécaniques à vapeur¹⁵. La révolution de Février marque aussi un basculement profond : démocrate-socialiste avancé, Joseph Déjacque est inscrit aux Ateliers nationaux en mai 1848 sans qu'on sache précisément ce qu'il y fait. Arrêté, il est détenu un an sur des pontons en rade de Cherbourg. De retour à Paris en 1849, il est de nouveau emprisonné. En août 1851, il publie son premier recueil de poésies, *Les Lazaréennes, fables et poésies sociales*, ouvrage saisi qui lui vaut une nouvelle condamnation à deux ans de prison. Juste après le coup d'État du 2 décembre, il s'installe à Londres, puis à Jersey, où il survit misérablement. Au printemps 1854, il part finalement pour New York où il s'installe et vit toujours difficilement comme ouvrier peintre et colleur. En 1855, il part travailler à La Nouvelle-Orléans. Confronté à une société sudiste aristocratique et raciste, il suscite l'ire des autorités locales en prônant publiquement l'abolition de l'esclavage et en affichant ses positions révolutionnaires. Il s'y fait aussi une poignée d'amis et écrit beaucoup, notamment son utopie intitulée *L'Humanisphère*, dans laquelle il expose sa vision d'un monde futur harmonieux fondé sur le respect de toutes les libertés et l'utilisation poussée de toutes les innovations mécaniques et scientifiques.

S'il ne cesse jamais de travailler de ses mains, Déjacque n'appartient donc à aucun moment ni aux métiers artisanaux qualifiés et nobles comme l'imprimerie-typographie, ni au monde de la grande industrie mécanisée et des prolétaires enchaînés à l'usine. Ces expériences délimitent l'univers industriel et le monde du travail qu'il connaît et façonnent la manière dont il intervient dans le débat sur les machines et leurs effets. Il semble assez peu s'attarder sur l'organisation du travail concret, sur le tableau de l'exploitation dans les usines qu'il connaît sans doute plutôt mal en dépit des nombreuses enquêtes publiées à l'époque – mais il faudrait sans doute explorer davantage cet aspect de ses écrits et de sa pensée. Il lui arrive pourtant de débattre

14. « Icarie », *Le Libéraire*, n° 12, 7 avril 1859.

15. Texte reproduit en ligne sur le site <<http://joseph.dejacque.free.fr/>>, en annexe.

avec ceux qui ne partagent pas son enthousiasme pour les potentialités des machines. À propos d'un récit des grèves des travailleurs du bâtiment de Londres en 1858, Déjacque réplique à l'auteur anonyme (F. G.) qui met en cause l'introduction des nouvelles machines, accusées d'accroître la misère :

Pour ce qui est de l'article qui précède, et qu'il doit à la bonne volonté d'un ouvrier, plus habitué jusqu'ici à manier le fer que la plume, il ne partage pas entièrement les convictions qui y sont exprimées sur les conséquences de l'emploi des machines. Les machines, il est vrai, occasionnent des déplacements qui sont des perturbations locales, mais elles ne suppriment pas le moins du monde le travail des bras ; elles suscitent l'emploi de bras plus nombreux dans la foule d'autres travaux. Même avec l'organisation antisociale actuelle, elles ne nuisent pas à la masse des prolétaires : en même temps qu'elles font baisser sur un point le prix de la main d'œuvre, elles font aussi baisser universellement le prix des objets confectionnés, et augmentent ainsi forcément le nombre des consommateurs. Le socialisme, dans quelle condition que ce soit, doit s'efforcer de propager l'emploi des machines. Les machines ont été, sont et seront de plus en plus une force révolutionnaire : tous les progrès sont solidaires. Il serait à désirer qu'elles réduisissent demain, aujourd'hui même, le prix de la main-d'œuvre à zéro : les travailleurs prolétaires ne tarderaient pas à consommer du jour au lendemain de tout ce qui se produit au prix naturel de zéro¹⁶.

Reprenant sans le savoir la thèse du déversement naturel popularisée en France par Jean-Baptiste Say¹⁷, Déjacque réaffirme que le socialisme doit propager les machines et construire les conditions de leur déploiement complet. Dans *L'Humanisphère*, le travail est ainsi intégralement automatisé, qu'il s'agisse du travail en usine ou de celui des champs. Même si le « monstre au corps de fer, à la voix rauque, aux poumons de flamme » doit inévitablement faire quelques victimes passagères, ses avantages à long terme sont innombrables :

Dans les usines, esclave aux mille rouages, il travaille avec une merveilleuse adresse aux travaux les plus délicats comme aux travaux les plus grossiers. [...] C'est lui qui tisse les étoffes, les teint, les moire, les broche, lui qui scie le bois, lime le fer, polit l'acier ; lui enfin qui confectionne une foule d'instruments de travail et d'objets de consommation. Aux champs, il défriche, il laboure, il sème, il herse et il moissonne ; il broie l'épi sous la meule ; le blé moulu, il le porte en ville, il le pétrit et il en fait du pain : c'est un travailleur encyclopédique. Sans doute, dans la société telle qu'elle est organisée, la machine à vapeur déplace bien des existences et fait concurrence à bien des bras. Mais qu'est-ce qu'un mal partiel et passager en comparaison des résultats généraux et définitifs ? C'est elle qui déblaie les routes de l'avenir. En Barbarie comme en Civilisation, ce qui de nos jours est synonyme, le progrès ne peut se frayer le chemin qu'en passant sur des cadavres. L'ère du progrès pacifique ne s'ouvrira que sur les ossements du monde civilisé, quand le monopole aura rendu le dernier soupir et que les produits du travail seront du domaine public¹⁸.

16. « La grève des ouvriers de Londres », *Le Libéraire*, n° 17, 30 septembre 1859.

17. Il s'agit du déversement de la main-d'œuvre chassée par les machines d'un secteur d'emploi à l'autre. Il est à noter que Proudhon critique explicitement cette théorie en 1846 dans sa *Philosophie de la misère*.

18. *L'Humanisphère*, publié dans DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], *À bas les chefs !*, op. cit., p. 214.

Pour lui ce n'est pas le milieu technique qui provoque la misère et l'exploitation mais l'existence d'une classe parasite de maîtres exploités et l'absence de solidarité entre les travailleurs. En instaurant « des séries et des groupes, non pas autoritaires, mais anarchiques, pour toutes les fibres, égales et diverses aptitudes » le travail cessera de devenir répulsif pour devenir attractif¹⁹. Seule la société anarchique permettra de sauver les objets techniques des appropriations indues et des usages dominants en libérant leur potentiel émancipateur. Comme les fouriéristes, comme Cabet ou les saint-simoniens, Déjacque considère que les machines sont aliénées, bridées dans leur potentiel par la civilisation barbare, par les rentiers parasites ou le libéralisme débridé. Comme l'a montré John Tresch dans la continuité d'une riche tradition d'analyse littéraire et philosophique, le thème de la machine devient peu à peu central dans le paysage intellectuel de la première moitié du XIX^e siècle, même si sa définition reste ambiguë et incertaine²⁰. Les socialistes des années 1830-1860 sont contemporains et acteurs d'une redéfinition des automates : alors qu'ils servaient auparavant à produire du spectaculaire ou à démontrer la richesse et le pouvoir des puissants, ils deviennent de plus en plus des forces d'émancipation et de libération en transformant les conditions du travail des hommes²¹. Loin de rejeter le monde mécanique, ils tentent de définir les caractéristiques d'une « machine romantique » – autre que celle des ingénieurs et des économistes – dont ils pensent qu'elle pourra réenchanter le monde et produire un ordre plus démocratique et égalitaire²².

III. Omniprésence des *steamers*

Plus que les outils et machines productives sur lesquels il ne s'attarde jamais, Déjacque se passionne d'abord pour les dernières réalisations de la science et les objets techniques spectaculaires comme le télégraphe électrique dont il est contemporain et qui apparaît fréquemment sous sa plume. C'est d'ailleurs par ce biais que s'impose peu à peu dans ses écrits, au cours des années 1850-1860, le thème de l'électricité comme source de fascination et d'espoir, fluide quasi magique capable de tous les prodiges²³. Mais le symbole du progrès reste d'abord pour Déjacque le monde de la vapeur, et en premier lieu celui du *steamer*, symbole par excellence de l'immense potentiel de la technique. Même si aucun récit de ses voyages n'a semble-t-il été conservé, le motif récurrent du *steamer* et du *steamboat*, deux termes anglais utilisés à l'époque pour décrire les diverses formes de navigation à vapeur, trouve sans nul doute sa source dans ses expériences du voyage. Déjacque navigue en effet sur les mers et les océans, les « mers d'Orient » au début des années 1840, la Manche et surtout l'Atlantique au

19. Voir sa série de trois articles sur « L'organisation du travail » publiée en 1860 dans *Le Libéraire*.

20. TRESCH John, 2012, *The Romantic Machine. Utopian Science and Technology after Napoleon*, Chicago, The University of Chicago Press.

21. KANG Minsoo, 2011, *Sublime Dreams of Living Machines: The Automaton in the European Imagination*, Harvard, Harvard University Press.

22. TRESCH John, *The Romantic Machine*, *op. cit.*

23. Si l'usage de l'électricité n'en est qu'à ses balbutiements, la généralisation du télégraphe électrique lui donne une immense publicité. Notons que Déjacque décrit avec enthousiasme la pose du premier câble transatlantique, qui annonce selon lui la diffusion à grande échelle de la révolution (*Le Libéraire*, n° 5, 31 août 1858).

cours des années 1850, mais aussi les fleuves du nouveau monde sillonnés par les navires actionnés par les roues à aubes.

Figure 1. Bateaux à vapeur géants à La Nouvelle-Orléans (1853)



Source : Peinture d'Hippolyte Sebron. Wikimedia Commons (domaine public).

<http://www.worldportsource.com/images/ports/USA/LA/New_Orleans_Sugar_Levee_1853.ss.jpg>.

Il peut observer et ressentir l'impact de la révolution nautique du milieu du XIX^e siècle, l'apogée du navire à voile ainsi que la naissance et l'affirmation de la marine à vapeur dans presque tous les domaines du trafic maritime. Au-delà de ses propres expériences, l'époque est à l'exaltation enthousiaste de la révolution des transports qui symbolise l'espérance dans un futur libéré grâce aux nouvelles promesses techniques. Victor Hugo, autre exilé dont Déjacque admire *Châtiments*, partage d'ailleurs cette même fascination pour le *steamer*. Dans *Les Misérables*, lorsqu'Enjolras invite les insurgés de 1832 à imaginer l'avenir à l'aune des progrès techniques déjà acquis, il cite d'emblée le steamer :

Nous avons dompté l'hydre, et elle s'appelle le steamer ; nous avons dompté le dragon, et il s'appelle la locomotive ; nous sommes sur le point de dompter le griffon, nous le tenons déjà, et il s'appelle le ballon. Le jour où cette œuvre prométhéenne sera terminée et où l'homme aura définitivement attelé à sa volonté la triple Chimère antique, l'hydre, le dragon et le griffon, il sera maître de l'eau, du feu et de l'air, et il sera pour le reste de la création animée ce que les anciens dieux étaient jadis pour lui. Courage, et en avant²⁴ !

Pour Déjacque, l'invocation du *steamer* semble servir le même but que pour Enjolras : mobiliser dans l'action, appeler à l'insurrection contre un monde vieilli et injuste. Alors que le présent est sombre, la mise en scène des techniques permet de

24. HUGO Victor, 1995 [1862], *Les Misérables*, vol. 2, Paris, Gallimard, p. 565.

rassurer et de mobiliser, elle assoit la confiance dans l'avenir. Si les premiers navires actionnés par des machines à vapeur voient le jour au tout début du XIX^e siècle, il leur faut cependant du temps pour s'imposer. Déjacque célèbre ainsi Fulton qui, avec plus de réussite que ses devanciers, aurait été le premier à avoir installé de manière efficace et rentable une machine à vapeur sur un bateau pour actionner une roue à aubes :

Fulton apprivoise la vapeur, ce locomoteur amphibie, que Salomon de Caus avait saisi à la gorge. Il la muselle et lui donne pour carapace la carène d'un navire, et il se sert de ses musculaires nageoires pour remplacer la capricieuse envergure des voiles. Et la force de l'hydre est si grande qu'elle se rit des vents et des flots, et elle est si bien domptée qu'elle obéit avec une incroyable souplesse à la moindre pression du timonier²⁵.

Davantage que James Watt, qu'il semble ne jamais mentionner alors même qu'il est partout célébré comme l'incarnation du grand inventeur révolutionnaire, c'est Fulton qui symbolise pour Déjacque le héros moderne de la vapeur, capable de dompter la nature et de vaincre toutes les résistances pour imposer ses projets techniques²⁶. Déjacque partage avec ses contemporains la fascination pour le grand inventeur, héros démiurgique qui soumet les éléments à force de courage et de volonté. Comme Étienne Cabet avant lui et comme beaucoup de vulgarisateurs du Second Empire, Déjacque voit dans l'inventeur la manifestation de la puissance de la volonté capable de subvertir les traditions sclérosantes et les pouvoirs autoritaires qui stérilisent l'imagination²⁷. Lorsqu'il se livre à une défense et illustration de l'utopie dans *L'Humanosphère*, c'est encore la figure de Fulton, dans la continuité des grands découvreurs, qui surgit sous sa plume :

Que fut Salomon de Caus ? Un utopiste, un fou, mais un fou qui découvrit la vapeur. Et Fulton ? Encore un utopiste. Demandez plutôt aux académiciens de l'Institut et à leur empereur et maître, Napoléon, dit le Grand... Grand comme les monstres fossiles, de bêtise et de férocité. Toutes les idées novatrices furent des utopies à leur naissance ; l'âge seul, en les développant, les fit entrer dans le monde du réel²⁸.

Robert Fulton a en effet, après beaucoup d'autres savants et mécaniciens, cherché à coupler les nouvelles machines à vapeur fabriquées en Angleterre à des embarcations fluviales. En 1802, il installe un modeste chaland à vapeur sur la Seine, mais cette expérience suscite peu d'attention et aucun soutien de la part des autorités. C'est finalement aux États-Unis qu'il parvint en 1807 à ouvrir la première ligne commerciale régulière à vapeur sur l'Hudson. L'indifférence initiale des autorités françaises pour cette nouvelle trajectoire technique s'explique sans doute moins par la bêtise de Napoléon que par le peu d'avantages financiers et commerciaux du projet à cette date. Aux États-Unis la situation est différente : les problèmes de transport, la mauvaise qualité des routes et les faibles tirants d'eau sur de nombreux fleuves poussent plus

25. *L'Humanosphère*, publié dans DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], *À bas les chefs !*, op. cit., p. 213-214.

26. Sans doute James Watt est-il trop identifié alors au grand capitalisme britannique et à ses usines contrôlées par la bourgeoisie anglaise exploitant la masse des prolétaires du secteur textile.

27. PÉREZ Liliane, 2009 (1^{er} semestre), « L'invention technique et les figures de l'inventeur (XVIII^e-XX^e siècles) », *Documents pour l'histoire des techniques*, n° 17, p. 7-10.

28. *L'Humanosphère*, publié dans DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], *À bas les chefs !*, op. cit., p. 131.

tôt à la construction et au développement de bateaux à fond plat, *steamboats* mus par des roues à aubes, s'imposant comme instruments incontournables pour le transport de fret et de passagers. Fulton est lui-même devenu une figure majeure aux États-Unis, un puissant mythe national et un pilier des récits de la construction identitaire du pays par les technologies de la vapeur²⁹. Dans les années 1850, lorsque Déjacque les emprunte, les *steamboats* sont omniprésents sur les rivières et fleuves américains, et il reprend assez logiquement à son compte les constructions mythologiques qui auréolent alors la mémoire de l'inventeur dans le pays.

Dans la foulée des saint-simoniens célébrant le chemin de fer, Déjacque mêle technique, bouleversements des modes de vie et recomposition politique. Il imagine les techniques en formidables instruments d'accélération du temps et de l'histoire, en accoucheuses de futurs rêvés et émancipés : « avec la vapeur et l'électricité on abrège les distances. Tous les chemins conduisent au but, et le plus court est le meilleur. La Révolution y a posé ses rails de fer. Hommes et peuples, allez !!! »³⁰. Il mentionne dans un même mouvement les transports à vapeur terrestre et maritime auxquels il associe désormais le transport aérien à vapeur, comme Émile Souvestre l'a fait dix ans auparavant (1846) dans son récit d'anticipation *Le monde tel qu'il sera* en imaginant un futur où chacun voyagerait sur des machines à vapeur volantes. Dans son *Humanisphère*, Déjacque imagine aussi des *steamboats* aériens mus par l'électricité qui permettent de « parcourir en quelques secondes des espaces que l'on mettrait aujourd'hui des mois entiers à franchir sur le dos des lourds bâtiments marins ». Il envisage la construction d'un immense « débarcadère des petites et grandes embarcations aériennes. Une monumentale plate-forme leur sert de bassin. Elles y jettent l'ancre à leur arrivée et la relèvent à leur départ ». Comme de nombreuses autres découvertes des sciences et techniques, le transport au moyen de la vapeur montre par ailleurs l'inanité de l'ancien monde barbare et hiérarchique :

Après avoir parcouru toutes les lignes de fer qui sillonnent l'intérieur et l'extérieur de l'Humanisphère, et avoir navigué dans ces magnifiques steamers aériens qui transportent à vol d'aigle les hommes et les produits, les idées et les objets d'un humanisphère à un humanisphère, d'un continent à un continent, et d'un point du globe à ses extrémités ; après avoir vu et entendu, après avoir palpé du doigt et de la pensée toutes ces choses, — comment se fait-il, me disais-je, en faisant un retour sur les civilisés, comment se fait-il qu'on puisse vivre sous la Loi, ce Knout de l'Autorité, quand l'anarchie, cette loi de la Liberté, a des mœurs si pures et si douces³¹ ?

Chez Déjacque, le *steamer* et le *steamboat* ne servent pas seulement à dire la révolution des transports et le génie créatif et inventif des hommes, ils servent aussi d'étalon de mesure et de jugement pour d'autres constructions humaines. Ainsi, lorsqu'il décrit l'architecture et les bâtiments de « l'humanisphère simple », ce bâtiment « composé de douze ailes soudées les unes aux autres et simulant l'étoile », il observe que

29. KOTAR S. L. et GESSLER J. E., 2009, *The Steamboat Era: A History of Fulton's Folly on American Rivers, 1807-1860*, Jefferson, McFarland and Co.

30. *L'Humanisphère*, publié dans DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], *À bas les chefs !*, op. cit., p. 198.

31. *L'Humanisphère*, publié dans *Le Libéraire*, n° 14, 15 juin 1859.

les appartements des enfants « rappellent, mais dans des proportions bien autrement grandioses, les salons et cabines des magnifiques steamboats américains »³².

Cette omniprésence du langage de la vapeur et la fascination pour les *steamers* n'ont rien d'étonnant dans les écrits d'un socialiste des années 1850 ayant traversé l'Atlantique et visité l'Amérique du Nord. La navigation à vapeur connaît en effet le début de son âge d'or dans cette région du globe, l'accroissement du transport maritime y est particulièrement important alors que le nouveau mode de propulsion à vapeur permet d'accroître les vitesses et de s'affranchir des contraintes imposées par le vent. Il faut pourtant rappeler que ces avantages de la marine à vapeur n'apparaissent que très lentement et que ses plus éclatantes victoires n'adviennent qu'à la fin du siècle avec les immenses paquebots transatlantiques. Si la vapeur s'impose pour le transport des passagers dès les années 1850, il faut attendre la fin des années 1860 pour qu'elle l'emporte dans le transport de marchandises. C'est seulement à cette époque qu'apparaissent les innovations décisives comme l'hélice et l'amélioration du rendement des moteurs, indispensables pour réduire la quantité de charbon transporté. Les premiers *paddle steamers* (navires équipés de roues à aubes latérales) utilisés dans les années 1830-1840 sont très inefficaces en cas de mer agitée et les premières machines à vapeur utilisées en mer sont peu fiables et bien trop gourmandes en combustible pour être réellement rentables. Le fameux *Savannah* de Fulton, premier navire à vapeur à traverser l'Atlantique en 1819 n'utilise d'ailleurs la vapeur que pendant moins de quatre jours sur les quatre semaines de traversée. Ces difficultés expliquent que les navires à vapeur étaient d'abord des objets hybrides qui conservaient des mâts et des voiles en cas de panne ou d'accident.

Déjacque est contemporain des premiers pas hésitants et incertains des machines à vapeur. Mais il n'y a pas chez lui de pensée de la technique comme dispositif économique et politique concentré et hiérarchique supposant expropriation et spécialisation. La vapeur est d'abord une puissance magique et démiurgique, un ensemble de possibilités en devenir ; comme l'électricité elle est un fluide mystérieux et onirique qui ouvre l'ère des innovations radicales et le temps de l'effondrement de l'ancien monde. Ces techniques sont comme détachées de leurs enracinements sociaux et économiques, transformées en instruments magiques ; elles correspondent à une quête d'espérance et à une projection vers l'avenir bien plus qu'à une analyse critique des formes d'exploitation du temps. En idéalisant la vapeur comme instrument d'éradication des pouvoirs, Déjacque ne prend pas en compte les pouvoirs incorporés dans les machines elles-mêmes. Il ne voit pas comment la vapeur accélère les inégalités et la concentration des capitaux, fonde le nouveau système autoritaire et hiérarchique de l'usine ; il ne perçoit pas non plus comment, à la différence de la voile, le transport par *steamers* repose sur des bases capitalistiques qui accentuent la dépendance au profit, renforce les macrosystèmes techniques autoritaires et les investissements coûteux. En bref, derrière la vapeur Déjacque met d'abord en scène la matière subtile et légère des idées et des pensées, négligeant par là même leurs conditions de production et d'utilisation.

32. *L'Humanisphère*, publié dans DÉJACQUE Joseph [introduction et notes par Valentin PELOSSE], À bas les chefs !, op. cit., p. 156-157.